

La presse gouvernementale a commencé sa révolution, dit Samer Soliman, un analyste politique, qui a travaillé dans le groupe Al-Ahram. Dans toutes ces institutions, les for-

national démocrate, la formation au pouvoir, et laudateur sans faille du président Moubarak, à qui il doit de siéger au Majlis As-Shoura, le Sénat égyptien.

tidien, passe pour un journaliste relativement compétent. « Dans le style gouvernemental, c'est le plus respectable », confesse un journa-

Malgré... se multiplient. Mar... naliste dans un ma... qui dépend du min...

La mort des deux Ahmed, « martyrs » de la révolution

Le Caire
Envoyé spécial

Ils sont morts le même jour, à quelques mètres et quelques heures de distance : Ahmed Bassiouni et Ahmed Anouar. Deux noms, parmi les centaines de « martyrs » de la révolution égyptienne, dont le nombre exact, estimé à environ 300 par les Nations unies, ne sera probablement pas connu avant des mois, si tant est qu'il le soit un jour.

Deux visages parmi les dizaines de posters qui sont affichés tout autour de la place Tahrir, agora et mausolée de la révolution. Celui d'Ahmed Bassiouni, 31 ans, est collé à un mur de béton, à proximité d'un fast-food, juste en face des anciens locaux de l'Université américaine du Caire. De bonnes joues, une barbe de deux jours et une légère myopie dans le regard, grossie par les verres des lunettes.

Le vendredi 28 janvier, comme des milliers d'autres jeunes Cairotes, ce professeur d'art contemporain et père de deux enfants, avait annoncé sur sa page Facebook qu'il irait manifester. « Je m'en vais récupérer un peu de la dignité de mon pays. » Mais ce jour-là, à la sortie des mosquées, la police égyptienne joue son va-tout contre le mouvement de protesta-

tion lancé trois jours plus tôt. La confrontation, qui tournera à l'avantage des manifestants, est particulièrement sanglante.

« Sur la place Tahrir, en fin d'après-midi, il y avait une grosse jeep de l'armée, complètement folle, qui fonçait dans les rangs des jeunes, raconte Magdi Mustafa, un autre artiste, avec qui Ahmed s'était lancé dans la création multimédia. Je l'ai vue de loin, tamponner et écraser des dizaines de personnes. Je ne savais pas qu'Ahmed était parmi eux. »

« No future »

Un peu plus tôt, du côté de Ramsès, la gare centrale du Caire, Ahmed Anouar, 19 ans, étudiant ingénieur, recevait une balle en pleine poitrine. Originaire de Tanta, une ville du delta du Nil, fils unique d'un couple de commerçants, il était monté à la capitale au début de la semaine, pour participer à la révolte, annoncée sur Internet. « Il était enthousiaste, raconte Saïf, son cousin, qui déambule sur la place Tahrir, avec le poster du défunt à la main. Quand ses parents ont appris sa mort, ils sont venus manifester au Caire. »

Le parcours des deux Ahmed est emblématique de cette jeune classe moyenne, éduquée et accablée par un sentiment de « no futu-



Des manifestants accrochent, le 7 février, au Caire

re », qui s'est portée à la pointe de la révolution. Les portraits de « martyrs », publiés dans la presse au fur et à mesure que les informations émergent, confirment que ce segment de la population égyptienne a payé un lourd tribut.

Il y a Karim Bar ingénieur, tué d'une tête ; Islam Abdel étudiant en littéra balle aussi ; Sali te, tuée d'un coup tête ; Mohammed